

LITTÉRATURE

Beauté désespérée

Page F 3



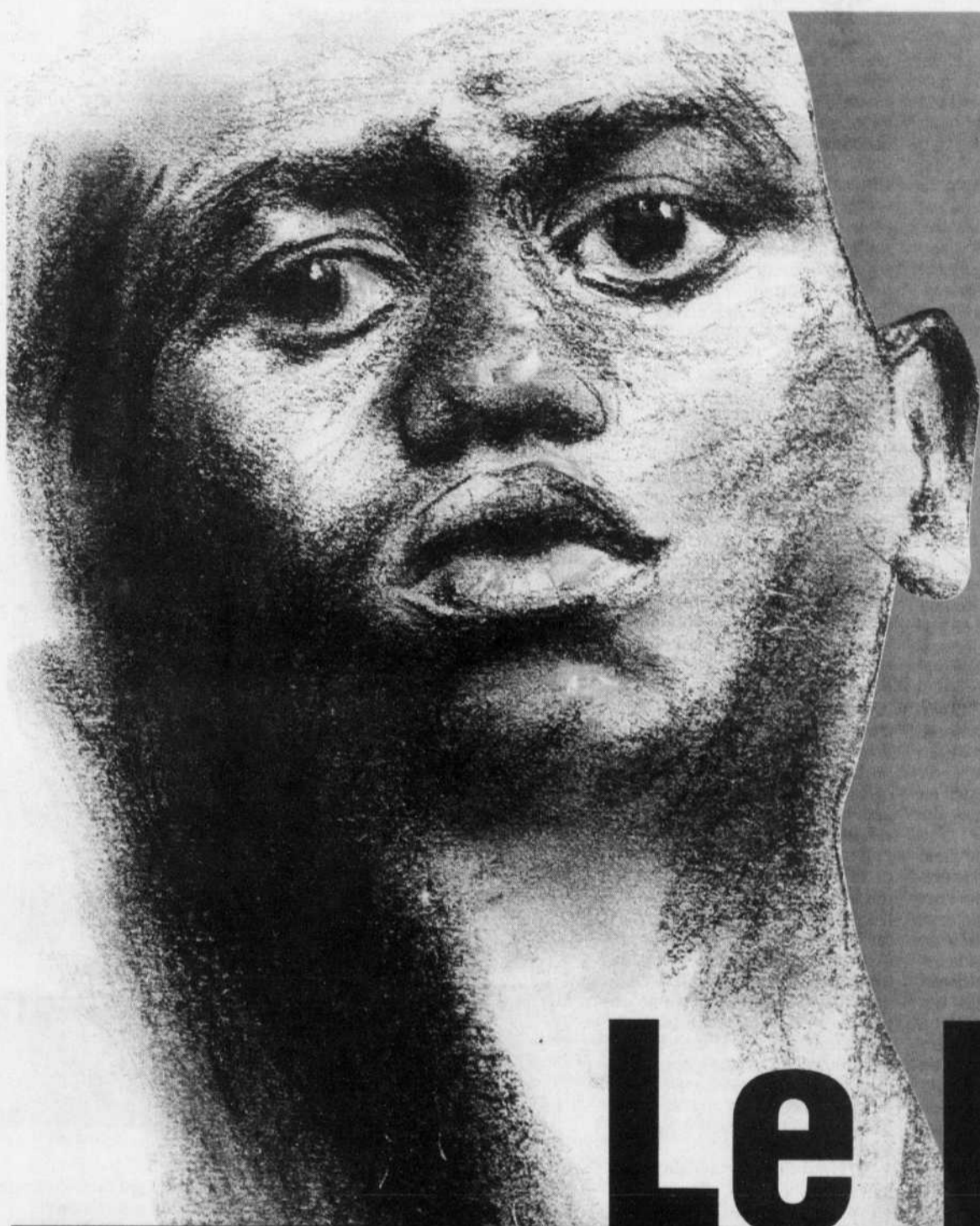
LITTÉRATURE

Sexe, drogue et désespoir
avec Philippe Djian

Page F 4

LE DEVOIR

LIVRES

CAHIER
F

«Il m'apparaît comme impossible
d'exclure ici les émotions au seul
profit de la raison»

LOUIS CORNELIER

Pendant qu'il serrait la main du diable au Rwanda, en 1994, le général Dallaire, récemment promu au rang de héros de la nation, s'acquittait-il bien de sa tâche de chef militaire de la mission de l'ONU dans ce pays? Cette tragédie qui a fait entre 800 000 et un million de morts continue, en effet, de faire couler beaucoup d'encre. L'historien militaire Jacques Castonguay, dans son *Rwanda* qui vient de paraître, le constate: «Je pense bien qu'il n'y a rien qui n'ait été dit au sujet de ces massacres.» Au Québec seulement, les romanciers Gil Courtemanche et, de façon moins éclatante, Francine Nadon, de même que les essayistes Dominique Payette, Robin Philpot et Roméo Dallaire lui-même ont exploré cette affaire. Plusieurs zones d'ombre, néanmoins, demeurent.

À titre d'auteur du rapport officiel de la participation des Forces canadiennes aux missions de l'ONU au Rwanda — un mandat reçu du général Dallaire —, Castonguay a eu l'occasion de rencontrer «des personnes qui ont vécu le drame rwandais ou qui l'ont connu de façon particulière». Son ouvrage entend donc approcher «la dimension humaine de ce conflit, plus précisément le monde complexe des émotions», et dédouaner l'ex-chef militaire canadien des soupçons que certains font peser sur lui.

Le travail de Dallaire

Au sujet du travail accompli par le général Dallaire à titre de chef militaire de la Mission des Nations unies pour l'assistance au Rwanda (MINUAR), un travail récemment contesté par Jacques-Roger Booh Booh, ex-représentant spécial du secrétaire général de l'ONU au Rwanda (voir autre texte en page F 5), Castonguay ne tarit pas d'éloges. Dallaire, qui s'est activé corps et âme pour tenter d'empêcher le pire, a été victime de l'attentisme de l'ONU qui nageait dans la confusion. En guise de preuve, l'historien cite le témoignage de Colin Keating, ambassadeur de la Nouvelle-Zélande auprès de l'ONU et président du Conseil de sécurité en avril 1994, c'est-à-dire au moment du massacre. Keating, en effet, «soutint fermement que le Conseil de sécurité avait été mal renseigné par le Secrétariat de l'ONU en ce qui a trait aux évé-

Le Rwanda

de Jacques Castonguay

ments du Rwanda». Un des responsables de cette confusion, selon Castonguay, ne serait nul autre que Jacques-Roger Booh Booh, qui «a laissé l'impression au Conseil de sécurité que le problème résidait dans un simple affrontement entre le FRP et le gouvernement». Mentionnons, au passage, que le général canadien Maurice Baril était à l'époque conseiller militaire du secrétaire général de l'ONU.

Très sévère à l'égard de Booh Booh, l'historien présente aussi ce dernier comme un fonctionnaire inefficace, «complètement dépassé par les événements». À l'appui de cette thèse, et à la défense de l'œuvre de Roméo Dallaire, il cite Faustin Twagiramungu, ex-premier ministre du Rwanda, qui se souvient des efforts acharnés déployés nuit et jour par le général: «Il cherchait sans cesse des solutions. S'il avait eu avec lui quelqu'un d'autre que Booh Booh, il aurait pu faire davantage. Booh Booh était un homme d'État envoyé par l'ONU, non l'homme dont on avait besoin.»

VOIR PAGE F 2 : RWANDA

Michel Faber... ou comment réconcilier
Charles Dickens et James Joyce

CHRISTIAN RIOUX

Paris — De passage à Paris la semaine dernière, Michel Faber est passé par hasard devant une affiche du groupe «culte» Magma. Le soir même, il assistait dans une salle branchée de la capitale, le Triton, à l'un des meilleurs concerts de rock progressif qu'il ait jamais vus. «Pour moi, la musique est une improvisation permanente. Nous en avons perdu conscience en fixant les œuvres classiques dans la pierre. Quand j'écoute de la musique, je veux voir quelque chose naître au monde pour la première fois.»

Alors pourquoi diable un passionné de musique et de littérature d'avant-garde se hasarde-t-il à écrire un roman de 1200 pages à la manière de Charles Dickens? Après avoir conquis le monde anglosaxon, *La Rose pourpre et le lys* (*The Crimson Petal and The White*) sort ces jours-ci en français à Paris (Editions de l'Olivier) et à Montréal (Boréal). Dans le petit monde littéraire britannique, on chuchote

que seule sa nationalité néerlandaise a empêché Michel Faber de remporter le célèbre Booker Prize. N'étant ni britannique, ni canadien, ni australien, il n'était pas admissible.

En 1989, l'écrivain écossais Charles Palliser avait écrit *Le Quinconce* (Phébus). L'exercice consistait à rédiger un livre comme on l'aurait fait il y a 150 ans. Ce n'est pas le projet de Michel Faber, qui s'adresse à un lecteur qui vit au XXI^e siècle, longtemps après Freud et le féminisme.

«J'ai toujours voulu fusionner la sensibilité moderne avec la forme littéraire du XIX^e siècle. C'est pourquoi je n'ai jamais prétendu que ce livre aurait pu être écrit à l'époque de Dickens.» Entre stupre et arrivisme, Michel Faber prend le lecteur par la main pour lui raconter l'histoire d'une prostituée de 18 ans nommée Sugar qui officie dans le bordel de Mrs. Castaway. William Rackham, un riche parfumeur, s'en amourette et en fait sa maîtresse. Mais Sugar a beau être issue des taudis de Church Lane, c'est une féministe

avant la lettre qui sait lire et écrire. Sa conversation séduit les hommes autant que ses formes. Sa liberté n'a d'égal que le puritanisme de cette bonne société londonienne où les épouses neurasthéniques meurent d'ennui sur les hauteurs de Notting Hill.

«Faites attention où vous posez les pieds», avertit le narrateur. Gardez toute votre tête; vous allez en avoir besoin. La ville où je vous emmène est vaste et compliquée, et vous n'y êtes jamais allé.» Faber aurait pu se contenter d'un simple pastiche. Il a préféré jouer avec son lecteur à un surprenant jeu de piste. «Cette façon de faire est une manière de reconnaître que le lecteur sait fort bien que tout récit est artificiel. Mais, en même temps, j'ai voulu lui faciliter les choses, contrairement à ce que font la plupart des romans modernes. J'ai voulu écrire un livre qui avance doucement en surface et où le lecteur se sent d'abord accueilli et libre d'aller plus loin s'il le désire.»

VOIR PAGE F 2 : FABER



EVA YOUREN

LIVRES

La grenouille devenue bœuf

Renaud-Bray voit grand depuis 40 ans



Pierre Renaud

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

FRÉDÉRIQUE DOYON

A guicheuse de public, parfois mal aimée du milieu, la grande chaîne de librairies Renaud-Bray (RB) démarre une année de festivités pour marquer ses quatre décennies d'existence.

On aura beau lui attribuer tous les torts avec la vision plus commerciale qu'elle a imprimée au fil des ans à un objet porteur de culture, on ne peut nier que le réseau a contribué dans une certaine mesure à le démocratiser. D'où le slogan «40 ans de culture», qu'on ne peut pas tout à fait lui reprocher.

En fait, les livres sont tellement égaux, diront certains, qu'on finit par acheter tous les mêmes au royaume du petit sceau jaune et vert des coups de cœur, qui font la marque de la chaîne. C'est tout de même chez RB qu'Hubert Aquin a lancé *Prochain épisode*, le 2 novembre 1965, quelques mois après l'ouverture. RB fut même éditeur! C'est là qu'André d'Allemagne, père de l'idée indépendantiste moderne, a commis son vigoureux ouvrage intitulé *Le Colonialisme au Québec*.

RB a commencé petit, enfin, toute chose étant relative... L'histoire n'est pas dépourvue de charme. Pierre Renaud a d'abord été propriétaire, avec son frère Jean, d'un modeste espace de 1000 pieds carrés, rue Côte-des-Neiges, qui portait le joli nom de Librairie des Deux Mondes. C'est d'ailleurs dans un livre — d'astrologie — que M. Renaud a lu son avenir. «On disait que la profession rêvée de Gémeaux, mon signe astrologique, c'était éditeur ou libraire», raconte-t-il au *Devoir*, révélant

un petit côté fleur bleue sous des dehors de loup rusé un peu bourru. *Mon esprit boutique a préféré librairie. Il faut dire que l'édition n'en menait pas large à l'époque.*

Deux frères unis

Après deux années d'existence pas toujours faciles, les deux frères voient déjà grand. Ils lorgnent du côté d'un local de 5000 p², dans la même rue (où est actuellement situé la librairie Olivier). A l'époque, c'était énorme, bien qu'aujourd'hui la succursale de Sainte-Foy atteigne 22 000 p².

«On était jeunes, c'était un projet peu viable, alors on est allés voir M. Bray», rapporte encore le libraire-homme d'affaires. Edmond Bray, typique petit commerçant français, portait tout craché de Georges Brassens, tient une petite librairie à deux pas du fameux local, et se fait pianiste le soir Chez Pierrette.

«On n'avait pas le choix de s'associer. On lui a dit: on veut louer ça, mais si on loue, vous faites faillite et, à la rigueur, si vous tardez à faire faillite, on fait faillite aussi.» Pure logique du contrat social ou instinct de loup? Le débat court toujours... Chose certaine, RB a vu le jour, vendant dès lors aussi des disques et de la papeterie. M. Bray s'est rallié à la «cause» à contre-cœur, pour finalement vendre ses parts quelques années plus tard afin d'ouvrir la librairie Hermès, rue Laurier. «C'est difficile de quitter ce

métier», dira M. Renaud. À chacun sa manière de s'y accrocher. «J'avais des goûts de développement qu'il n'avait pas», admet-il.

La mégachaine

De fait, 40 ans plus tard, la grande librairie est devenue la mégachaine francophone au Québec avec ses 24 succursales. Elle compte quelque 850 employés, dont 18 informaticiens qui maintiennent et développent un système implanté dès 1978,

«On est tellement organisés qu'il n'y a pas de limite à ouvrir une librairie par centre commercial qui fonctionne»

faisant de RB l'une des premières librairies au monde à informatiser sa banque de données de plus de 30 000 titres. Mais la croissance a connu de gros ratés. La grenouille a voulu devenir plus grosse que le bœuf en ouvrant quatre succursales en 1995, dont une à Toronto qui fermera rapidement ses portes, accusant RB à se placer sous la protection de la loi sur les faillites en 1996.

Une entente avec les différents créanciers, dont le Fonds de solidarité des travailleurs du Québec, préservera quatre succursales, et en 1999 naît l'empire RB avec l'acquisition des trois librairies Champigny de l'île de Montréal et des quinze librairies Garneau du Québec. Plusieurs dénoncent le fait que ce revirement majeur se soit fait sur le dos des éditeurs et distributeurs, affaiblissant le milieu pour mieux le saigner ensuite. «Tous ceux qui disent qu'on a été aidés par la SO-

DEC sont des menteurs, pécore Pierre Renaud. Ce sont des investisseurs qui nous ont prêté de l'argent à 18 %»

Depuis, les coups de cœur et autres palmarès font la pluie (dans le milieu) et les beaux jours du réseau. La loi du plus fort qui a vu naître la chaîne donne maintenant lieu à la loi du moindre effort en matière de choix de lecture, déplorent certains. La littérature québécoise n'est pas assez mise en valeur? «De 35 à 40 % de nos best-sellers sont des livres québécois», rétorque Pierre Renaud. Mais les livres de cuisine et de jardinage font partie de ces chiffres...

Reste que, pour son 40^e, le géant du livre québécois entend faire son mea-culpa à cet égard. Il négocie actuellement un stand RB au prochain Salon du livre de Montréal pour «célébrer la littérature québécoise». «On a une côte à remonter», admet un autre frère Renaud. Un concours de nouvelles, en collaboration avec un hebdo, est en cours. Et d'autres activités sont prévues tout au long de l'année.

Bref, il faudra peut-être réviser nos fables, en ces temps d'économie génétiquement modifiée, car la grenouille devenue bœuf ne semble pas se porter si mal, au contraire. «On est tellement organisés qu'il n'y a pas de limite à ouvrir une librairie par centre commercial qui fonctionne», affirme le grand manitou de RB, qui entend démarrer une quinzaine de nouvelles succursales d'ici cinq ans et accaparer 40 % du marché. Discours monopolistique qui promet des lendemains tendus.

RWANDA

SUITE DE LA PAGE F 1

Les ressorts du carnage

Ces considérations sur les efforts des uns et des autres dans le giron de l'ONU laissent cependant presque intacte la question essentielle qui consiste à cerner les ressorts du carnage. Pour se faire une idée qui tient la route à cet égard, il faut évidemment analyser l'évolution historique de ce pays dans toute sa complexité. Castonguay, au passage, s'y attache un peu, et on peut au moins, du portrait qu'il en trace, faire ressortir quelques éléments de réflexion.

La plupart des auteurs ont parlé de génocide pour désigner les événements de 1994. Le gouvernement rwandais d'alors, à majorité hutue, porterait la responsabilité de ce massacre programmé de la minorité tutsie et des Hutus modérés. Moins tranchant que d'autres (un Gil Courtemanche, par exemple) à cet égard, Castonguay adhère néanmoins à cette explication en parlant de «ce qu'on estime généralement avoir été un génocide» et en ajoutant: «Somme toute, il semble difficile de nier qu'il y eut un plan visant à massacrer les Tutsis et un certain nombre de leurs sympathisants considérés comme des ennemis de la République». Il précise aussi que l'ONU a corroboré cette thèse, mais conclut en ces termes: «Quoi qu'il en soit, il m'apparaît comme impossible d'exclure ici les émotions au seul profit de la raison.»

Qu'est-ce à dire au juste? Castonguay, par cette formule sibylline, veut simplement insister sur le fait qu'on ne saurait réfléchir adéquatement sur le scandale du massacre des civils tutsis en oubliant que ce-

lui-ci s'est déroulé sur le fond d'une «guerre entre les Forces armées rwandaises et la force du Front patriotique rwandais» (FPR), majoritairement composé de Tutsis en exil forcé. Il écrit: «Pour le major [canadien Beardsley], la haine qu'on a remarquée chez ceux qui perpétrèrent les massacres s'explique, en partie du moins, par la crainte de voir les Tutsis s'emparer de leurs terres, de leur travail, de leurs écoles, bref, du peu qu'ils possédaient. Se sentant menacés et traqués, ils réagissaient comme les êtres de leur espèce réagissent dans des conditions comparables.»

Il ne faut surtout pas lire, dans cette affirmation, un quelconque négationnisme en ce qui a trait à l'existence des massacres de civils ou encore une justification de ceux-ci. Il s'agit plutôt — si je lis bien Castonguay — d'en tirer la conclusion qu'entre la thèse du génocide essentialiste patiemment mûri et celle d'une banale guerre civile à la puissance mille, il y a place pour une thèse plus inclusive qui conclut plutôt à une guerre civile dégénérée en folie génocidaire.

La tragédie a éclaté dans les jours qui ont suivi l'attentat mortel perpétré contre le président rwandais Habyarimana et dont la responsabilité reste nébuleuse. «Dans le livre que j'ai publié en 1998 [Les Casques bleus au Rwanda], mentionne Castonguay, j'ai aussi écrit que le FPR, traditionnellement proactif et anxieux de voir l'accord d'Arusha mis en place et de participer à la vie politique du pays, a imaginé ce stratagème pour pouvoir intervenir militairement sans encourir



CHRISTIAN TIFFET

la réprobation de la communauté internationale. [...] Les jours suivants, l'accord d'Arusha fit place à une guerre civile et à des massacres généralisés des Tutsis et de leurs sympathisants.»

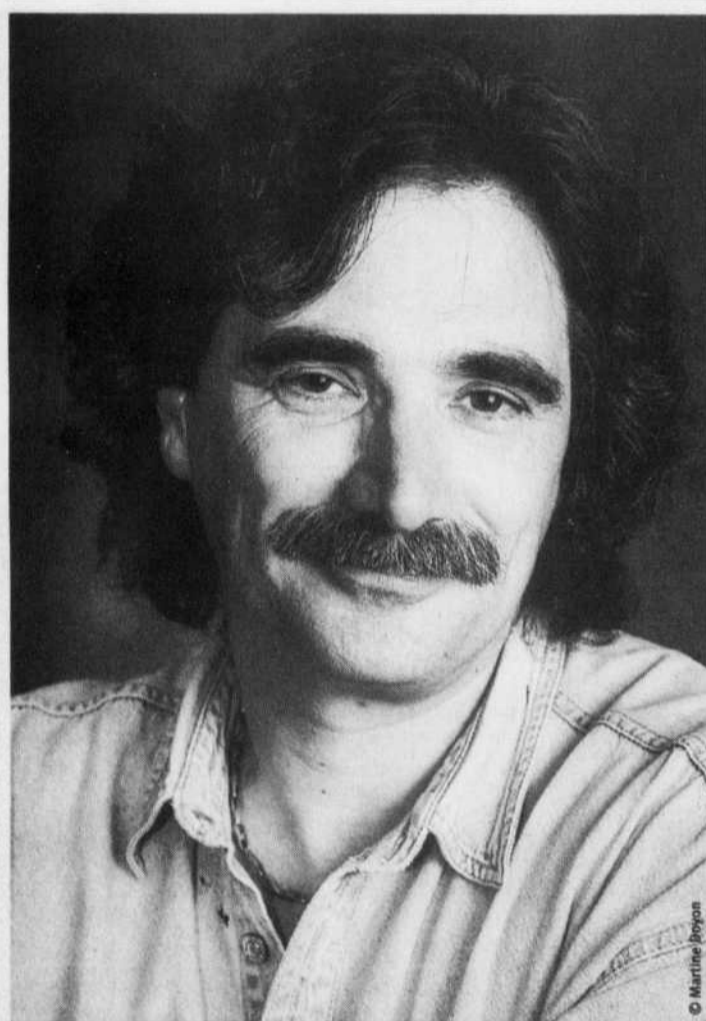
Mal édité (l'ouvrage, publié par une maison qui s'appelle pourtant Art global, est laid, mal mis en page et fourmillé de mauvaises coupures de mots en fin de ligne), le *Rwanda* de l'historien militaire Jacques Castonguay apporte néanmoins une contribution es-

sentielle et originale à ce triste dossier qui doit rester ouvert.

RWANDA

Souvenirs, témoignages, réflexions
Jacques Castonguay
Préface du général Roméo Dallaire
Art global
Montréal, 2005, 168 pages

(voir autres articles sur le Rwanda en page F 6)



© Martin Doyon

André

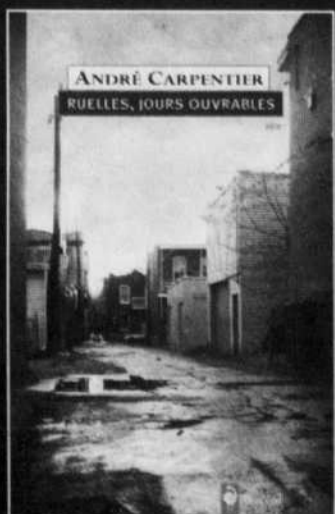
CARPENTIER

Ruelles, jours ouvrables

« Pour notre plus grand bonheur, [...] Carpentier partage avec nous sa fascination pour la face cachée de la ville. »

Rima Elkouri, *La Presse*

« Tressé d'images évocatrices et ouvragées, le livre réussit l'essentiel: inciter le lecteur à partir lui-même à la découverte des ruelles, à regarder d'un œil neuf ces trésors cachés. »

Marie Labrecque, *Le Devoir*

Récit
378 pages • 29,95 \$

SUITE DE LA PAGE F 1

C'est à la fin des années 70, alors qu'il étudie la littérature du XIX^e siècle en Australie, que Michel Faber accouche de la première version de *La Rose pourpre*. À l'époque, il passe six mois entiers à lire Dickens. Le roman restera dans le fond d'un tiroir 20 ans et sera réécrit deux fois avant d'être publié. La pre-

mière version était si désespérée qu'elle aurait probablement rebuté les éditeurs, dit-il.

« À cette époque, on se passionnait pour la prose dénudée et des histoires réduites à leur plus simple expression. L'idéal, c'était de ne pas avoir de description du tout. Je respecte cette façon de faire, et je peux écrire ainsi si nécessaire, mais j'admire aussi la générosité des romanciers du XIX^e

siècle, chez qui les images surgissent les unes après les autres, comme dans un film. »

Dans la gare désaffectée où il habite avec sa femme, pas très loin d'Inverness au nord de l'Écosse, Michel Faber a reçu des lettres de prostituées qui lui ont dit s'être reconnues dans Sugar. Il ne voit pas pourquoi son livre ne pourrait pas satisfaire ces lecteurs autant que les spécialistes du roman victorien, sans oublier évidemment les professeurs de littérature moderne.

D'autant que ces années qui marquent le début du capitalisme sont toujours d'une grande actualité, dit-il. William Rackham, qui fait de la publicité et s'intéresse aux techniques de production de masse, n'est-il pas le prototype du nouveau capitaliste? Sugar n'essait-elle pas à sa manière d'être une femme moderne à une époque où les suffragettes et Darwin ébranlent quelques idées reçues?

« Pendant le XX^e siècle, on a cru que les grandes questions avaient été résolues, et les voilà qui resurgissent. Cent cinquante ans plus tard, nous n'en savons pas beaucoup plus sur le rôle des femmes, la place de la religion et ce capita-

lisme — qui explose par exemple dans les anciens pays communistes. Il n'est pas facile de jeter Dieu par la fenêtre. »

C'est la même chose avec le roman, dit Faber. « Au début du XX^e siècle, avec Henry James, James Joyce et T. S. Eliot, la narration ne semblait plus nécessaire. Il n'était plus possible de raconter une histoire avec un début et une fin. Tout devait être instable, difficile et complexe. Cela a provoqué un schisme entre la littérature populaire qui raconte des histoires et celle qui gagne des prix. Au XIX^e siècle, il n'y avait pas de contradiction entre les livres sérieux et les livres populaires. Il est temps de réconcilier ces deux écoles. »

Lorsqu'on lui demande ce qu'il pense de la vague récente de romans-fleuves historiques, il hausse les épaules. « Vous savez, je n'écris pas de romans historiques. » Il a récemment lu trois pages de *Da Vinci Code*. Juste assez pour réaliser que c'était « incroyablement mal écrit ».

LA ROSE POURPRE

ET LE LYS
Michel Faber
Boréal
Montréal, 2005, pages

LIBRAIRIE

BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

- ~ Livres d'art et de collections
- ~ Canadiana
- ~ Livres anciens et rares
- ~ Littérature
- ~ Philosophie
- ~ Sciences humaines
- ~ Service de presse

Achetons à domicile

514-522-8848 1-888-522-8848

4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)
bonheuroccasion@bellnet.caNOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC,
POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

Boréal
www.editionsboreal.qc.ca

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE ITALIENNE

Biamonti posthume

CHRISTIAN DESMEULES

Le Silence, ce sont vingt-neuf feuillets du roman auquel travaillait Francesco Biamonti avant de mourir. Une trentaine de pages crépusculaires et deux entretiens lumineux avec cet immense écrivain italien disparu en octobre 2001. Des conversations à voix basse sous un ciel qui change, le souvenir de la mer et des amours qui passent. Des asters d'automne et des citronniers desséchés.

En seulement quatre livres, publiés à partir de sa cinquantième année, Francesco Biamonti s'était imposé comme un écrivain majeur de la péninsule italienne. *L'Ange d'Avrigue* et *Vent large*, d'abord (Verdier, 1990 et 1993), suivis d'*Attente sur la mer* et des *Paroles de la nuit* (Le Seuil, 1996 et 1999) ont rapidement scellé une reconnaissance publique et critique. De son arrière-pays ligurie, à cheval entre la Provence et l'Italie, «un lieu où terre et ciel se heurtaient l'un à l'autre» et où on n'a qu'à tendre la main pour toucher aux nuages, Francesco Biamonti se consacrait à la fin de sa vie à la culture des mimosas.

Dans un pays à flanc de collines, à l'heure où on étend des filets sous les oliviers, un homme fait la rencontre d'une jeune femme. Edoardo est un marin à l'ancre qui est devenu horticulteur. Lisa, dont le mari a passé terroriste à disparu, séjourne au village avec une amie. D'une promenade en voiture sur les collines à un souper au restaurant, jusqu'à une visite éclair dans une boîte échangeuse de Nice, ce fragment

de roman (parfaitement convaincant à lui seul) explore le flottement de leur rencontre, leurs silences et leurs gestes lents. Sa course à elle contre l'angoisse du monde qui se heurte à l'immobilité méditative d'Edoardo.

Maître du «roman paysage», selon la formule avec laquelle Italo Calvino allait faire connaître son œuvre, on a parfois aussi comparé Biamonti à Erri De Luca: même ton laconique, même attention un peu sourde aux détails, enveloppés d'une pareille sensibilité pour les failles et les souvenirs qui résistent à l'oubli.

On arrive parfois à se croire dans un film d'Antonioni. Avec ses mystères, ses frôlements et ses malentendus. Le silence parfait contient une mélodie, nous révèle Biamonti. Celle du non-dit, et de l'impossible connaissance de soi et des autres — malgré le désir obstiné d'aller au cœur de l'homme.

Dans l'entretien qu'il accordait à Bernard Simeone en 1995, il tentait d'expliquer son approche: «Je crois qu'on doit fonder tout roman sur le songe dont parle Valéry dans le Cimetière marin: comme si la réalité brutale avait été rêvée par un homme seul cherchant à circonscrire le silence. La parole doit être laconique et poétique en même temps.» Il ajoutait aussi: «Regarder les choses c'est déjà les voir mourir, et voir surtout de quelle mort elles meurent.»

LE SILENCE

Francesco Biamonti
Traduit de l'italien
par Carole Walter
Verdier
Paris, 2005, 60 pages

Contes absurdes et fantaisistes

En quatrième de couverture, l'éditeur tente de convaincre le lecteur: «On peut écrire n'importe quoi, l'infini nous tend les bras. Et puis de toute façon, l'écriture ne mène jamais.» Va pour la liberté du créateur. Reste à déterminer la manière. S'il est vrai qu'un incompréhensible désir d'écrire court dans les deux contes absurdes et fantaisistes de *Pour tourner la page*, le lecteur aura de la peine à suivre Marc Vaïs dans les histoires si neuves et déliantes qu'il invente. Roman reflet? Roman thérapie? Le ton totalement absurde et l'humour désespéré ne sauvent pas tout.



Suzanne Giguère

son entrée, suivi de Fadadi, une immigrante des vieux pays qui entonne un chant d'exil: «elle tombait parfois dans la peine, la solitude, le vide». Puis un autre personnage, le D' Romanox, rejoint Ubald: les voici donnant un concert de ukulélé (guitare hawaïenne) pour aider les démunis. Survient un tremblement de terre provoquant l'apparition inattendue de... Godzilla!

Le reptile démesuré s'apprête à engouffrer une dame hystérique de peur quand Ubald l'interpelle à grands cris: «Arrête! Arrête, Godzilla! Tu t'es trompé de roman! C'est pas ici ta maison.» Estomaqué par cette nouvelle, visiblement perturbé et gêné de sa grossière erreur, Godzilla s'en retourne à l'océan.

Le second conte, *En tombant de ma chaise*, nous plonge dans l'histoire d'un homme en pleine crise existentielle. Il porte aussi deux noms: Machin ou le rêveur. «Si bien que, lorsqu'il a heurté le sol, cela faisait trente-trois ans qu'il tombait.» L'auteur dissimule l'histoire de cet homme qui s'est effondré en lui-même derrière une autre histoire dans laquelle cette fois un jeune homme sourd et aveugle est coincé dans la mélasse avec des moutons, des souris dans ses poches, un chat qui dort dans les tiroirs d'une commode et un chien Mezzo.

Dans ce conte à ton absurde, des images d'Afrique du Nord prennent le relais («les hauts murs de pierre blanche, les grilles de fer forgé peintes en bleu, l'eau qui cou-

le d'une fontaine, le froissement des étoffes dans le silence de la sieste, les rires d'enfants en cascades»). laissant le rêveur plongé dans une nostalgie douce-amère.

Approfondissant dans ce conte sa vision désespérée de l'humanité, Marc Vaïs s'insurge contre l'absurdité et la folie meurtrière des guerres, dénonce la confiscation de la pensée par «la maudite télé qui nous ferme la gueule à tous, pense pour nous, parle pour nous, vit pour nous, et nous laisse toujours dans notre vide, notre étrangeté». Enfin, il fustige son époque «où les gens se parlent avec des machines [...] mais n'ont plus le réflexe de s'élaner dehors au premier bruit des outarides là-haut».

Face à une humanité qui vacille — l'amour apparaît finalement comme la seule forme de résistance. «Au bout du bout de l'absurde, il y a parfois un morceau de sens qui vous tombe dessus comme un duvet d'oto, et qui vous réchauffe pour quelques instants. Ça fait du bien. Une joie d'enfant renait en soi, on aime la vie, on siffle un air d'opéra, on joue avec le chat.»

Impasse

À la fin du livre, l'auteur qui pratique l'autodérision fait dire à son personnage: «Même ce livre, sous vos yeux, on ne sait pas où il s'en va, ce que cherche l'auteur [...] On ne peut pas écrire un

livre avec des bribes de n'importe quoi, ce n'est pas une ratatouille, une courtpointe.» On ne peut dire mieux.

Marc Vaïs met le pied dans la fourmilière des mots et des idées.

Marc Vaïs met le pied dans la fourmilière des mots et des idées. Ils arrivent sur la page en grand nombre, pêle-mêle, et culbutent les uns sur les autres.

Ils arrivent sur la page en grand nombre, pêle-mêle, et culbutent les uns sur les autres. Écrire de la fiction, c'est d'abord façonner des histoires, les organiser. Mélanger les genres — essai, récit — exige un talent d'équilibriste. De toute évidence, l'auteur s'est engagé sur la route de l'écriture sans guide, laissant derrière lui une première œuvre inaboutie. En avait-il l'intuition quand il fait dire au narrateur de ses contes: «Et ce texte, amorcé dans la peur, le silence, la mort, le vide, dans quelle impasse m'entraîne-t-il?»

POUR TOURNER LA PAGE

Marc Vaïs
Triptyque
Montréal, 2005, 120 pages

LITTÉRATURE ITALIENNE

Beauté désespérée

CHRISTIAN DESMEULES

Ce court roman sicilien nous tombe tout de suite dessus avec la beauté âpre d'un poème halluciné. Il y est question de gibier et de grands fauves, d'asservissement et de sexe anonyme, de malédiction et de procession à la Sainte Vierge.

Après avoir quitté son village et sa savane morte de l'Afrique de l'Est, une jeune femme se retrouve clandestinement en Sicile — dans une ville que l'on devine être Palerme. «Je suis devenue putaine en navigation sur la mer», dira-t-elle. Dans la soute d'un navire borgne qui devait la rapprocher lentement du paradis, bercée par «le rôle de l'asphyxie, la neuvaïne du salut, la prière des torturés». À coups de mauvais traitements et de violents répétés.

C'est un véritable passeport pour l'horreur que nous fait lire Giosuè Calaciura, 45 ans, écrivain et journaliste d'origine sicilienne qui habite aujourd'hui Rome, sous la forme de ce monologue au style exigeant. Un langage singulier qui sonne juste afin de témoigner d'une réalité humaine hors de l'ordinaire.

Prostituée de rue et sans papiers, comme ses «camarades de travail», Fiona (ou Ophélie ou Felicità) habite à la Maison d'Afrique. Son quotidien est fait de contorsions dans les petites voitures des pères de famille qui



EZIO FERRERI

Giosuè Calaciura

seront en retard pour le souper, de genoux usés derrière des bosquets sombres comme des tranchées, du ballet des voyeurs dans les terrains vagues et les chantiers abandonnés.

Ou de boulot ingrat sur un bout de plage abandonnée: «Ici c'est toujours la nuit, dira-t-elle, et même si je suis arrivée par la mer je ne l'ai jamais vue mais seulement entendue dans le bruit du ressac, comme une respiration, elle est pareille au rôle d'effort des asthmatiques, au cri des gens bizarres, au clapotis des jurons de ceux qui ont déjà éjaculé et contemplent le préservatif en découvrant finalement que la mer pue.»

Tout autour, *Passes noires* dé-

ploie une petite cosmogonie de personnages dépossédés qui se fondent à la narratrice: Bouche-chatte-vingtmille, qui prend toujours soin d'étendre un petit tapis de prière pour faire les pipes sans abimer ses bas rayés aux cent couleurs. La Boiteuse et sa démarche déformée par la polyo. L'amie chère qui écrit à sa mère les mensonges de circonstances: «Je me porte bien maman, le travail est dur mais les collègues sont honnêtes.» Des enfants des rues, des mères courage, de l'indifférence.

Autant de visages pour un même désespoir. A-t-on seulement idée de ces vagues d'immigrants clandestins, hommes, femmes et enfants, qui s'abiment en larmes et en silence sur les rives d'une Europe fantasmée? Comprimées dans *Passes noires*, ce ne sont que quelques-unes des dizaines d'histoires d'horreur qui alimentent, chaque semaine, les journaux de la péninsule italienne, de l'Espagne ou de la France méditerranéennes.

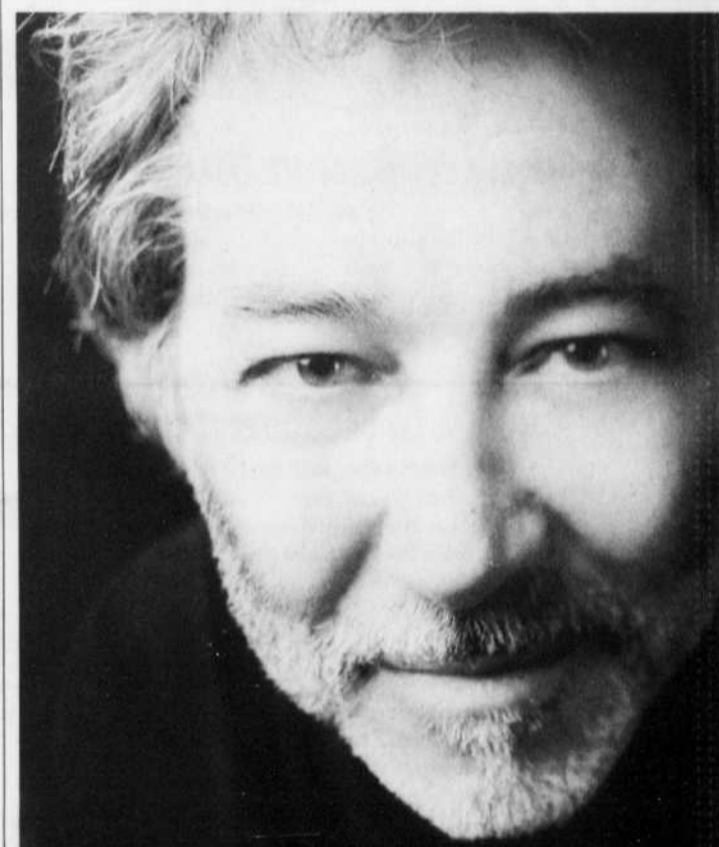
«Chère maman tu ne m'avais

pas avertie du mensonge de la naissance chantée mille fois dans la berceuse comme un narcotique, tu ne m'avais pas prévenue de la certitude de la prostituée, tu ne m'avais pas dit combien il était évanescence le paradis enfantin de la savane réglé seulement par le salut ou par la mort, et toute cette fuite rien que pour nous apercevoir à quel point l'urgence de l'oubli avait pris racine.»

Giosuè Calaciura nous déroule une prose incantatoire qui brille avec l'éclat d'un soleil qui s'éteint. Finaliste en 2002 du Campiello, l'un des prix littéraires italiens les plus prestigieux, *Passes noires* doit se lire d'un souffle, presque sans fermer les yeux. Avec la grâce de l'instant et la force du souvenir.

PASSES NOIRES

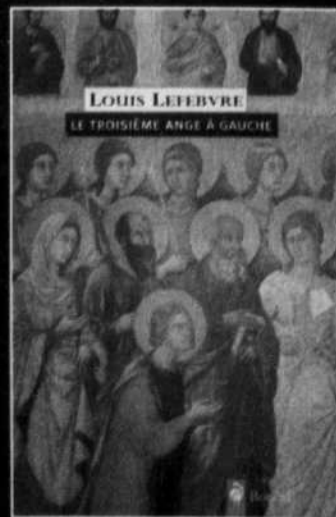
Giosuè Calaciura
Traduit de l'italien
par Lise Chapuis
Les Allusifs
Montréal, 2005, 128 pages



Louis

LEFEBVRE

Le Troisième Ange à gauche



L'Italie de toujours, celle des fresques gothiques, des attentats, des villages bucoliques

ROMAN
276 PAGES • 22,95 \$

Les grandes figures



Fondatrice du premier syndicat enseignant, cette femme a accompli un travail remarquable. Il faut le dire haut et fort.



Serge Gauthier
Laure Gaudreault

La syndicaliste de Charlevoix

récit biographique
176 p. • 16 \$

XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : (514) 525-2170 • Télécopieur : (514) 525-75-37
Courriel : info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

« Yves Michaud, c'est tout un pan de l'histoire du Québec. »
André Magny, *Le Droit*

« Dès 1955, il exprime une pensée complexe et engagée, et ce d'une façon claire et dans une langue magnifique. UN LIVRE ESSENTIEL. »
Sylvain Fortin, *Oranges pressées, CIBL*

YVES MICHAUD
Les raisons de la colère

FIDÉS

440 PAGES • 29,95 \$

Boréal
www.editionsboreal.qc.ca

LITTÉRATURE

Un revenant comme un autre

J'espère que les livres offerts en multi-kits ne sont pas sur le point d'envahir le marché, parce que c'est une tendance qui complique drôlement la recension des ouvrages. Ainsi, avant de m'attaquer à la rédaction de cet article, il m'a d'abord fallu retracer parmi plusieurs piles branlantes de CD celui de la trame sonore de *Point mort*, posté par le distributeur du roman il y a déjà plusieurs semaines. Et je viens juste de quitter la page d'accueil du site Internet supposément mis en ligne pour accompagner l'œuvre éditée: www.pointmort.net, lequel porte plutôt bien son nom, car il ne s'y passe absolument rien. Et si je n'ai pas reçu ma paire de billets pour aller voir *The Beautiful Dead End* au cinéma, c'est sans doute uniquement parce que l'adaptation du livre est «*actuellement en cours de préparation*». Manque plus que le chausson aux pommes.

Donc, me voici devant mon ordinateur, enveloppé par les sonorités planantes du CD d'ambiance: bruits de fraise de dentiste traités au synthé, etc. Dans les meilleurs moments, on dirait Tom Waits qui se repose entre deux bonnes tounes. Je prends le livre terminé ce matin, et le rouvre. Je lis sur la jaquette que Clint Hutzulak, l'auteur du roman, est un «*artiste polyvalent proche de la culture émergente en Colombie-Britannique*». Allez. A nous deux, expérience multisensorielle.

Le cliché de départ est si éculé qu'on se dit tout d'abord que toute cette quincaillerie mise en branle par les agents de promotion était sans doute nécessaire pour masquer un si navrant manque d'imagination. Ce n'est pas tant la situation, même si, devant cet Himalaya de déjà-vu, on se sent un peu comme Stace, le héros, qui a buté un homme dans un bled qu'on devine tout de suite bien profond, et qui, de retour un an et des poussières plus tard, se tient à la sortie de ce bar paumé au beau milieu de la nuit: voici la fille facile, une pute, pas d'erreur, qui vacille à travers le parking; voici les dispendieuses petites pilules dissoutes dans la colonne d'eau pompée par la seringue; le garrot; la surdo-



Louis Hamelin

se qui vient illuminer les toilettes de la chambre de motel de passe. Jusque-là, tout baigne.

Comme Stace, on se sent marcher dans des vieilles traces. L'haleine de Tanya empest familièrement la télé. «*Fais-moi une pipe*». On se croirait dans un film de Jean-Claude Lauzon, mais le problème, c'est qu'il y a des phrases, une après l'autre, tout un paquet. «*Le vent secoue le véhicule*». Hum hum. Vraiment? Remarquez, ça se passe peut-être en Saskatchewan.

Les choses deviennent un peu plus intéressantes quand Stace se met à vouloir claquer. Alors que Tanya et le meilleur copain de son maquereau se retrouvent à leur tour avec un cadavre sur les bras, lui se sépare de sa viande même pas encore refroidie et se fait ramasser par une variété passe-muraille de père Poppo. Il s'avère que l'ectoplasme travaille pour les services du Purgatoire. Puisant dans la théorie des univers parallèles, le réalisme bureaucratique et les bonnes vieilles histoires de fantômes et de revenants, Hutzulak offre, de ce lieu de passage, une vision plutôt naïve et finalement assez cohérente. Pourquoi, en effet, dans les univers constitués d'éléments recombinaisonnels à l'infini qui nous entourent, la vie du moribond qui trépasserait-elle tellement de celle d'un demandeur de prestations d'aide sociale? On a le choix. Au lieu de l'éblouissante lumière au bout du tunnel, une psy suçotant son crayon derrière un bureau.

Un poltergeist comme un autre

Si *Point mort* arrive donc, à la longue, à nous sur-

prendre, ce n'est pas tant par cette mise en scène de l'antichambre de l'au-delà que par une écriture qui, de manière inattendue, et malgré son sujet, s'incruste toujours davantage dans un réalisme descriptif qui, après avoir paru laborieux et lassé son homme au début, lorsqu'il prend les proportions d'une véritable esthétique, finit par convaincre. C'est le cas notamment de la scène où on voit Stace se débarrasser, en chaloupe, du corps de sa victime dans les eaux d'un réservoir, avec, rendue par une écriture qui semble parfois s'étourdir de sa propre monotonie, une telle précision de chaque geste, de chaque infime mouvement de la nature tout autour, qu'on finit par s'y croire, et on se force à suivre, en essayant de ne rien manquer, un peu comme quand Cormack MacCarthy nous montre à installer un piège à loup.

Vers la fin, ce n'est plus seulement Stace qui se double, mais le livre aussi, et on sursaute presque comme devant une apparition lorsque nos yeux rencontrent le très classique topo-souvenir de la partie de pêche père-fils, narrée au je. Avec toutefois une variante plutôt sordide, et on se dit alors, en se sentant un peu injuste: comment, encore une confession d'enfant abusé déguisée en roman? Il semble bien que oui. Au moins, l'auteur n'a pas abusé de son lecteur: la scène incriminée occupe exactement quatre phrases, et ensuite la figure du père s'évanouit à jamais, devient un poltergeist comme un autre. «*Comme si nos identités successives s'effaçaient, plus lentement que toute maladie, jusqu'à ce qu'on se retourne et qu'on ne reconnaisse plus rien de son propre passé*». C'est donc ça, le point mort de Clint Hutzulak: celui où la mémoire de tout ce qui fut fut un jour, «*où notre propre histoire n'est plus vraiment la nôtre*».

POINT MORT

Clint Hutzulak

Traduit de l'anglais (Canada) par Rémy Charest

Nota Bene, «Alto»

Québec, 2005, 238 pages

Métro de surface

CHRISTIAN DESMEULES

Après un court black-out dans le métro de Tokyo, une jeune femme remonte de façon chaotique le mince fil de ses origines complexes. C'est l'étincelle qui allume un premier roman fractionné à l'intériorité timide. Premier volet d'une trilogie qui entend explorer le temps et le déplacement, *Évanouissement à Shinjuku* (Éditions Marchand de feuilles) superpose, sur un mode vaguement conceptuel, les thèmes du métissage, de l'errance et du déchirement amoureux.

Artiste, auteur et docteur en esthétique, Ioana Georgescu est née en Roumanie et a choisi le Québec comme terre d'exil. Elle vit aujourd'hui à Montréal, où elle se consacre à la performance et à la vidéo.

Grande voyageuse et artiste multidisciplinaire, Dolores est une jeune New-Yorkaise mulâtre qui doit la vie à un instant d'évanouissement de l'amour. Elle est née à Bucarest d'une mère roumaine, chanteuse lyrique à la «*folie lucide*», et d'un père étudiant africain qu'elle n'a jamais connu et dont il ne reste qu'une seule photo jaunée. «*Spécialiste des adieux*», elle remarque elle aussi, à sa façon, quelques histoires d'amour non résolues.

Son évanouissement dans le métro de Tokyo ouvre devant elle une sorte de corridor d'espace-temps dans lequel s'engouffrent hasards et rencontres, souvenirs et sensations. Remuée par des sentiments parfois contradictoires, son corps et son esprit se rappellent.

Tokyo, Hong Kong, Dubrovnik, New York, Lisbonne et le Cap-Vert: des cartes postales que Dolores écrit pour son amie Vera nous font voir certains des lieux qu'elle visite et des gens qu'elle frôle. Des lieux où des personnages esquissés et fugitifs composent, en surface seulement, une petite cartographie de sensations floues.

ÉVANOUISSEMENT À SHINJUKU

Ioana Georgescu

Marchand de feuilles

Montréal, 2005, 154 pages

Les conseils de vos libraires indépendants

CANDEUR ET DÉCADENCE (MADEMOISELLE T.2)

Eva Rollin, Marchand de feuilles, 19,95\$

Mademoiselle est nouvellement trentenaire et monologue sur sa (cruelle) condition de célibataire... Près de quarante ans après le MLF, mouvement de libération de la femme, voici la FHM, la femme «*hormonalement*» modifiée!

ERIC BOUCHARD librairie Monet (Montréal)



À LA DÉCOUVERTE DU ST-LAURENT

Jean Gagné, Éditions de l'Homme, 39,95\$

Jean Gagné vient d'écrire un très beau livre, richement illustré et extrêmement bien documenté, sur un des plus beaux fleuves du monde, le Saint-Laurent.

JEAN MOREAU librairie Clément Morin (Trois-Rivières)



LE JOUR OÙ ZOÉ ZOZOTA

Pierre Pratt, Les 400 coups, 14,95\$

Pratt nous charme avec cet abécédaire de tableaux, composé d'oeuvres d'art et d'instantanés de la vie ordinaire. Simple et beau!

YVES GUILLET librairie Le Fureteur (Saint-Lambert)



LA CLOCHE DE VERRE

Pierre Gobeil, Triptyque, 19\$

À travers ces quatre textes finement ciselés et très émouvants, Pierre Gobeil nous livre une remarquable leçon d'écriture pleine de vérité.

ERIC SIMARD librairie Pantoute (Québec)



GAZOLE

Bertrand Gervais, XYZ, 13\$

Un roman qui traite avec intelligence de la mort par le suicide et de l'amour par la sexualité. Une écriture plutôt sobre pour des personnages marginaux en quête identitaire. À lire pour mieux comprendre ou pour amorcer une réflexion sur le suicide.

MARIE-BELLE GIRARD librairie Les Bouquinistes (Chicoutimi)



le libraire

Bimestriel gratuit

mai-juin 2005

Maintenant en librairie



www.lelibraire.org

Le portail du livre au Québec

Avec l'aide de Patrimoine Canada

Canada

Une réalisation des librairies indépendantes:

LIBRAIRIE PANTOUTE

MORIN

Les Bouquinistes

LIBRAIRIE LE FURETEUR

Librairie Monet

Informations: info@lelibraire.org

Sexe, drogue et désespoir

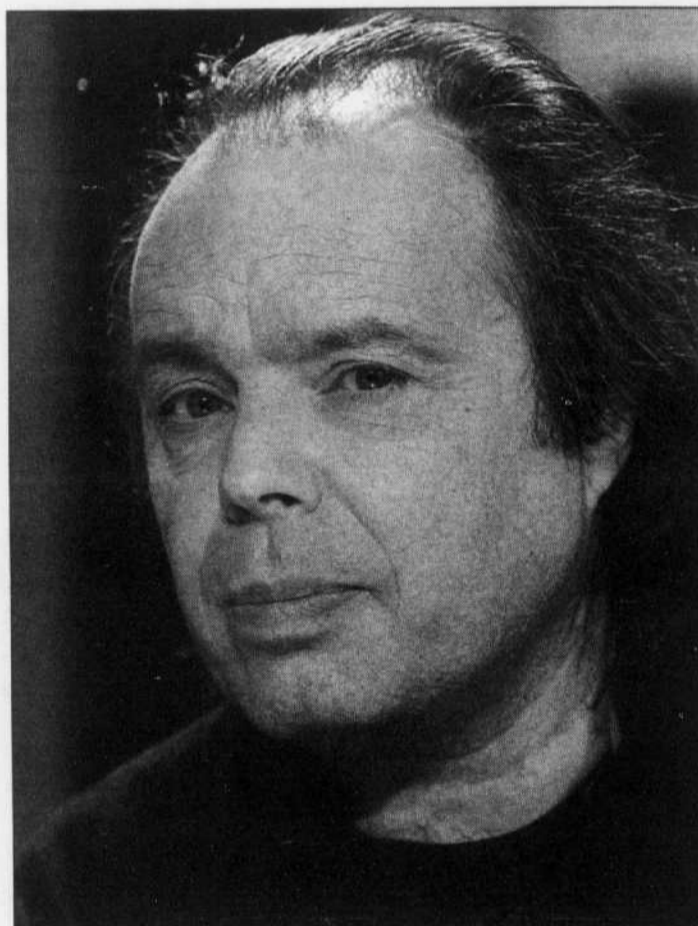
MARIE LABRECQUE

Ceux qui ont désespéré devant la récente série d'articles que *Le Devoir* a consacrés à la sexualité des jeunes ne trouveront guère matière à se consoler dans le nouveau roman de Philippe Djian. *Impuretés* trace le portrait d'une génération à la dérive, privée de repères. Une jeunesse déboussolée et désœuvrée qui cherche un dérivatif dans la drogue et des expériences sexuelles dénuées de plaisir. Il faut dire que ces malheureux adolescents ont de qui tenir, plus ou moins abandonnés à leur sort par des parents lamentables, eux-mêmes trop paumés et égocentriques pour guider qui que ce soit.

Le célèbre romancier français campe sa noire histoire dans un milieu indéfini et fantasmé, un petit coin d'Europe qu'on croirait sorti d'un film américain (on peut y croiser Bruce Willis dans un party!), une agglomération de maisons luxueuses perchées sur une colline et peuplées d'artistes. Le décor universel des privilégiés. «*Nombreux étaient les cadres supérieurs et autres qui auraient éventré père et mère pour habiter ainsi sur la colline — dans cet écrin de verdure aux mille dégradés, aux mille essences, aux élégantes voies privées, aux très prisées réceptions nocturnes, aux fêtes improvisées où l'on prisait tranquillement parmi des actrices, des producteurs, des écrivains, des cinéastes [...] — mais ils n'y parvenaient jamais, bien entendu*». Philippe Djian décrit avec emphase ce bel environnement, mettant en contraste ce paysage enchanté avec la décadence et la détresse de ses personnages...

C'est là que vivent les Trendel, une famille qui, derrière sa belle façade, se désagrège de l'intérieur. Le mariage bat depuis longtemps de l'aile entre Laure, une belle actrice qui a connu de meilleurs jours et se console dans l'alcool, et Richard, bellâtre fatigué, ex-héroi-nomane et ancien écrivain à succès. Tous deux en sont désormais réduits à prostituer leur talent: elle en couchant avec un riche producteur pour décrocher un grand rôle dans un film, lui en écrivant de merdiques séries télé.

Surtout, la maisonnée est ébranlée par la mort accidentelle, dans des circonstances nébuleuses, de l'aînée, huit mois plus tôt. Le personnage principal, Evy, pourrait peut-être élucider le mystère de la noyade de sa sœur Lisa, mais il s'enferme dans le silence. Depuis, on «*considère avec un mélange de pi-*



Le romancier Philippe Djian photographié lors d'une émission littéraire parisienne en février dernier.

ti et de reproche» cet ado de quatorze ans perturbé.

L'incompréhension teinte les relations familiales, une fracture générationnelle qui pèse aussi bien entre Richard et son propre père — dont le remède pour solidifier la famille est de construire des annexes à la maison! — qu'entre l'ado et ses parents. «*Parfois, Evy se demandait si au bout du compte les parents, en général, faisaient autre chose que de comploter dans le dos de leurs enfants. S'ils ne consacraient pas tout leur temps à espionner, à critiquer, à obliger, à expliquer, à gémir, à expier, à faire chier d'une manière ou d'une autre. Il se demandait si c'était comme une maladie qu'ils attrapaient en vieillissant, si la souffrance était la seule chose qu'ils étaient capables de transmettre*».

Face à la corruption du monde adulte, confronté à un environnement dépravé où tout se vend et s'achète, Evy aspire à une certaine pureté. Il croit la trouver dans son amour pour la belle Gaby, une amie (et bien plus...) de Lisa, qui «*a touché son âme*». S'accrochant à l'image idéalisée qu'il a naïvement projetée sur cette fille aussi perdue

que les autres, le garçon veut protéger ce lien chaste de la sexualité. Jusqu'au point où Evy échappera de peu à l'émasculatation accidentelle...

Les catastrophes s'enfilent volontiers dans cet univers lourd: suicide d'un ado, «*accident*» qui en laisse un autre estropié, etc. Des événements racontés par après plutôt que décrits: *Impuretés* se contente de constater les dégâts. Le constat est percutant, certes, et la finale, forte dans ce qu'elle ne règle rien. Mais le trait, plutôt lourd.

Et qui est ce narrateur anonyme qui nous rappelle de loin en loin sa présence? L'ironie, qu'on croit parfois deviner dans le ton, est relativement peu perceptible. Avec ce milieu clinquant et superficiel, l'auteur de *37°2 le matin* flirte avec les clichés et l'outrance. Ces êtres existent, sans doute. Mais la lassitude finit par s'installer. A part Evy, assez touchant, pas sûr qu'on ait envie de passer autant de temps avec ces personnages...

IMPURETÉS

Philippe Djian

Gallimard

Paris, 2005, 347 pages

L'intellectuel sans domicile fixe...



LIBERTÉ No 268

MICHELLE CAMBRON • PHILIPPE GAJAN • PHILIPPE GENDREAU
OLIVIER KEMID • PIERRE LEFEBVRE • CHRISTIAN NADEAU • SERGE NOËL
ANNE-MARIE RÉGIMBALD • JEAN-PHILIPPE WARREN ET PAUL BÉLANGER
DESSAVAGE • CHRISTIAN MONNIN • RENÉ VIAU

WWW.REVELIBERTÉ.CA / ABONNEMENT (514) 598-8457

ESSAIS

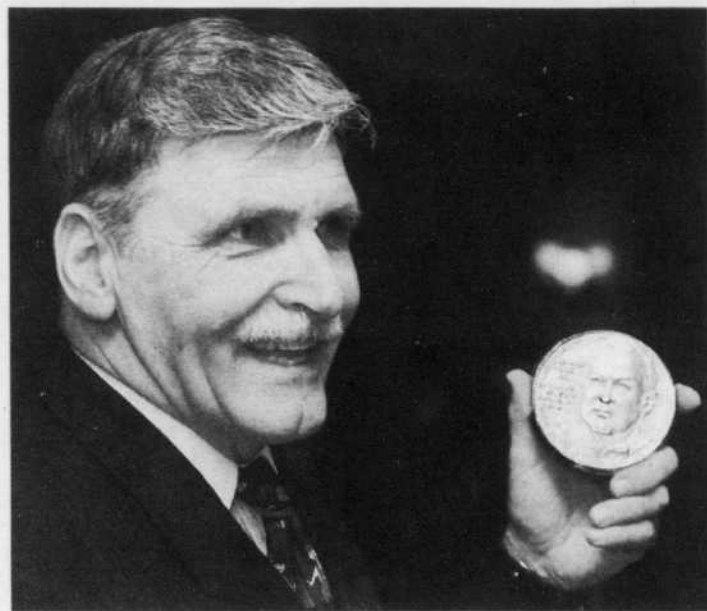
L'ex-patron du général Dallaire au Rwanda contre-attaque

LOUIS CORNELIER

Attaqué de toutes parts, qualifié d'incompétent par le général Dallaire et ses partisans, le diplomate d'origine camerounaise Jacques-Roger Booh Booh, chef de la mission de l'ONU au Rwanda en 1994, a finalement décidé de sortir de sa réserve et de contre-attaquer.

Dans un ouvrage intitulé *Le Patron de Dallaire parle. Révélation sur les dérives d'un général de l'ONU au Rwanda*, il affirme que Dallaire « n'est certainement pas ce saint tant espéré qui n'a pas réussi à sauver le peuple rwandais en perdition ». Selon Booh Booh, en effet, le général, mégalomane, aurait saboté les efforts de l'ONU au Rwanda en faisant cavalier seul, en cherchant à « court-circuiter l'action du chef de mission » et en s'alliant, au mépris de l'esprit de la mission, à une des parties en cause, en l'occurrence le FPR à majorité tutsie de Paul Kagame.

Booh Booh, qui a une haute estime de lui-même et de ses efforts de paix au Rwanda, n'est pas tendre à l'égard de Dallaire, qu'il accuse d'incompétence, de malhonnêteté et d'opportunisme. Le général, écrit-il, « ne comprenait donc rien à la complexité des dossiers politiques qu'il voulait traiter », il cachait des informations essentielles au chef de mission et faisait preuve d'une rare complaisance à l'égard des manœuvres du FPR. Dallaire, ajoute Booh Booh, « face à la gravité de la situation au Rwanda, privilégiait les coups bas, les réseaux parallèles et les petites manœuvres de rivalité au détriment d'une réelle coopération avec son supérieur hiérarchique ».



Le général Roméo Dallaire recevait en mars dernier la médaille de la Paix Pearson pour son rôle au Rwanda.

Booh Booh ne se privera pas, lui non plus, de coups bas en accusant le général d'avoir profité des faveurs d'une fille rwandaise, probablement une gracieuseté du FPR, et en ajoutant que « la vie nocturne agitée de Dallaire a fait grand bruit à Kigali ». Ces accusations mesquines, toutefois, déjà évoquées par Dallaire dans son propre livre, ne s'appuient que sur des rumeurs non fondées: « Si de telles informations ou ce qu'il qualifie lui-même de rumeurs pouvaient circuler à son égard et pas sur un autre responsable, c'est qu'il devait avoir un comportement qui s'y prêtait. » Pas très convaincant.

En ce qui concerne le conflit comme tel, Booh Booh privilégie l'explication par la lutte de pouvoir entre le président Habyarimana et les leaders du FPR. De part et d'autre, écrit-il, on a joué double jeu et on a tout mis en œuvre pour faire échouer les accords de paix, ouvrant ainsi la voie au génocide. Les appels à la haine lancés par les extrémistes hutus sur les ondes de Radio Télévision des Mille Collines et les massacres qui en ont résulté sont déjà bien documentés, mais Booh Booh n'épargne pas, non plus, la responsabilité du FPR

qui « jouait double jeu », « était bien contre la paix », « privilégiait l'option militaire en accumulant un armement lourd, non dénoncé par Dallaire », se serait adonné au « nettoyage ethnique » et aurait « commis, comme les Forces armées rwandaises, des crimes contre l'humanité ».

Il est vrai, écrit Booh Booh, que le Conseil de sécurité de l'ONU n'a peut-être pas tout mis en œuvre pour empêcher la tragédie, mais la responsabilité ultime revient néanmoins aux leaders du pays: « La logique de la confrontation armée qu'ils avaient choisie a conduit au génocide avec toutes les horreurs qui marqueront la vie de plusieurs générations de Rwandais. Il ne sert à rien de chercher des boucs émissaires à l'étranger pour expliquer cette tragédie lorsqu'on est resté longtemps sourd aux appels à la raison de la Communauté internationale. »

Maladroitemment rédigé, parsemé de fautes de grammaire et archaïque ponctué, cet ouvrage n'est certes pas un modèle d'édition. Il n'en demeure pas moins, malgré cela et malgré le caractère *pro domo* de l'argumentation qu'il présente, une importante pièce au dossier rwandais.

LE PATRON DE DALLAIRE PARLE

RÉVÉLATIONS SUR LES DÉRIVES D'UN GÉNÉRAL DE L'ONU AU RWANDA

Jacques-Roger Booh Booh Dubois Paris, 2005, 208 pages

Castoriadis et la tragédie du pouvoir

MICHEL LAPIERRE

À l'effronté qui demande aux intellectuels ce qu'ils feraient si, par pur hasard, ils obtenaient le pouvoir, l'un d'eux répond sans détour: « *Aucun pouvoir ne nous tombera jamais entre les mains; et si par extraordinaire quelques lambeaux de pouvoir nous revenaient, nous ne serions tout simplement plus des intellectuels.* »

Cette réponse de Cornelius Castoriadis (1922-1997) est extraite d'*Une société à la dérive*, recueil d'entretiens et de débats auxquels participa le philosophe de 1974 jusqu'à sa mort. Elle résume l'attitude de celui qui rejette l'élitisme pour envisager le pouvoir de « l'immense majorité » des citoyens. Selon Castoriadis, les intellectuels, simples éveilleurs de conscience, doivent se tenir éloignés du pouvoir pour mieux le critiquer dans l'espoir de le rendre vraiment démocratique, de sorte qu'on puisse un jour y voir « l'auto-institution permanente et explicite de la société ».

La voie suivie par Castoriadis n'est pas banale. L'ex-trotskiste d'origine grecque a trouvé place, à partir de 1949, dans la vie intellectuelle française en s'attaquant à la bureaucratie soviétique. Il a fini par établir que la philosophie marxiste, à cause d'un déterminisme économique qui néglige la résistance humaine au carcan de la productivité matérielle, « n'est qu'une variante d'une métaphysique vieille de vingt-cinq siècles, et à peu près vide de signification ».

Dans cette perspective, le marxisme partage avec le néolibéralisme une confiance quasi religieuse dans le progrès économique en y trouvant l'explication du monde. Les deux doctrines se différencient surtout par le jugement moral que chacune porte sur l'économie. Les marxistes jugent que le progrès économique se fait au détriment des masses alors que les néolibéraux estiment qu'il n'y a rien de plus universel que ce progrès.

Pour contrecarrer la sacralisation du progrès économique et technologique, Castoriadis met en relief « la force révolutionnaire de l'écologie ». Axée sur l'équilibre plutôt que sur l'absolu, l'écologie ne se rapprocherait-elle pas à ses yeux du compromis, de l'acceptation du hasard, de l'esprit pratique, de la conscience de l'éventualité de la tragédie, ces caractéristiques de

l'éphémère et imparfaite démocratie de la Grèce antique? On ne saurait en douter. « *La Grèce est d'abord et avant tout une culture tragique* », affirme Castoriadis en évoquant les limites menaçantes de l'humanité à toutes les époques. Selon lui, il faut renoncer au dogme du matérialisme absolu au nom de la souplesse du matérialisme relatif, hérité des anciens Grecs.

On peut faire un rapprochement entre la fascination qu'exerce sur Castoriadis ce matérialisme relatif et l'intérêt du philosophe pour la physique quantique qui, grâce au principe d'incertitude de Heisenberg, remet en cause le déterminisme de l'univers. Séduit par l'indétermination tragique, Castoriadis apprécie cette belle remarque d'un savant sur une nouvelle théorie scientifique: « *Elle n'est pas assez folle pour être vraie.* »

Devant les postmodernistes néolibéraux qui croient que la démocratie a atteint son état définitif et les postmarxistes qui rêvent encore d'une utopie, Castoriadis enseigne que la modernité occidentale, déjà en germe dans la démocratie antique, a un avenir prometteur mais terriblement incertain. Non, le feu de la pensée ne s'éteint pas: les mots « politique » et « tragédie » sont toujours grecs.

UNE SOCIÉTÉ À LA DÉRIVE

Cornelius Castoriadis Le Seuil Paris, 2005, 318 pages



Photo prise en 1982 à Paris du philosophe et psychanalyste français, Cornelius Castoriadis, décédé cette année-là à l'âge de 75 ans.

« Tuez-les tous! »

Le journaliste français Jean Hatzfeld donne la parole aux tueurs

LOUIS CORNELIER

Ce sont des cultivateurs hutus qui parlent: « *La règle numéro un, c'était de tuer. La règle numéro deux, il n'y en avait pas.* ». « *Le conseiller nous a dit à la ronde que dorénavant on ne devait plus rien faire d'autre que tuer des Tutsis.* » « *On était tous embauchés à égalité pour un seul boulot, abattre tous les cancrelats.* » Si la preuve restait à faire que le drame rwandais ne saurait se résumer à une sanglante guerre civile, le troublant ouvrage du journaliste français Jean Hatzfeld, intitulé *Une saison de machettes*, prix Femina de l'essai 2003, qui vient tout juste d'être repris en poche, en apporte une preuve accablante.

Les rescapés avaient témoigné dans *Dans le nu de la vie* (Le Seuil, 2000). Fallait-il donner la parole aux tueurs? Après maintes hésitations,

Hatzfeld a fini par s'y résoudre pour tenter d'ajouter à la compréhension de l'incompréhensible et pour confirmer la thèse du génocide. Pour lui, en effet, la chose ne fait pas de doute: « *Dans le pays de la philosophie qu'était l'Allemagne, le génocide avait pour objectif de purifier l'être et la pensée. Dans le pays rural qu'était le Rwanda, le génocide avait pour but de purifier la terre, la désinfecter de ses cultivateurs cancrelats.* »

Regroupant une suite de récits tous plus accablants les uns que les autres, *Une saison de machettes* reconnaît que « *l'extermination semble n'avoir été projetée que durant l'hiver 93-94, quelques mois avant l'explosion de l'avion présidentiel, qui précipita son déclenchement* », mais qu'elle est « *l'aboutissement de préparations et de planifications, plus ou moins formulées et interactives* ». Un des chefs des bandes de tueurs, Jo-

seph-Désiré Bitero, le reconnaît aussi: « *Tous les programmes des partis hutus proposaient des tueries de Tutsis depuis nonante-deux. Ils étaient méticuleux et raisonnés.* » Le soupçon antitutsi, avouera un autre, était séculaire, même s'il reposait essentiellement sur des bases irrationnelles. Il ajoutera: « *La haine nous a rejoints brusquement après la chute de l'avion de notre président.* »

Interrogés par Hatzfeld, les tueurs évoquent l'influence de la propagande radiophonique, l'encouragement au massacre qu'a représenté, à leurs yeux, le départ des étrangers (« *Nos oreilles n'entendaient plus de petites voix reprochantes. Pour la première fois de l'existence, on ne se sentait plus sous la mauvaise surveillance des Blancs* ») et leur rapport schizophrénique à la foi (« *Pendant les tueries, j'ai choisi de ne pas prier Dieu. Je devinais que ce n'était pas valable de le mêler à ça.* »)

Certains de ces massacrés apparaissent réellement déchirés entre les remords et la crainte. Chez plusieurs d'entre eux, cependant, « *la mauvaise foi, le mensonge et le négationnisme rivalisent avec la gêne et la peur dès que l'on aborde les événements du génocide* ». Un dénommé Pio Mutungirehe, âgé de vingt ans en 1994, résume assez justement l'esprit qui les anime presque tous: « *On n'était pas seulement devenus des criminels; on était devenus une espèce féroce dans un monde barbare. Cette vérité n'est pas croyable pour celui qui ne l'a pas vécue dans ses muscles. Notre vie de tous les jours était surnaturelle et sanglante; et ça nous accommodait.* »

Ouvrage terrifiant qui témoigne, sans complaisance et sans sensationnalisme, de ce que l'homme peut faire à l'homme même si cela signifie l'imaginable dans l'échelle

de l'horreur, *Une saison de machettes* appartient aux grands livres du patrimoine tragique de l'humanité. L'extrême tension qu'il dégage et le puissant malaise qui en sourd n'annoncent d'ailleurs rien de reconfortant pour l'Afrique de demain.

UNE SAISON DE MACHETTES

Jean Hatzfeld Le Seuil, coll. « Points » Paris, 2005, 304 pages



CORINNE DUFKA REUTERS

Accusés du génocide de leurs concitoyens tutsis, des prisonniers hutus attendent leur exécution, dans une prison près de Kigali, en 1996.



LA BOUQUINERIE

vous offre les plus beaux livres et disques compacts d'occasion à une fraction du prix du neuf. Arts, philosophie, littérature, histoire; musique francophone, classique, jazz et d'avant-garde.

Achat à domicile

4075, rue Saint-Denis, Angle Duluth 288-5567
799, Mont-Royal Est Angle St-Hubert • Métro Mont-Royal 523-5628

Oyez! Oyez!

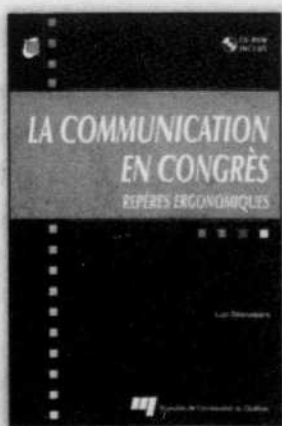
Maitre affineur Maitre corbeau

De notre terroir, venez déguster Cidre de glace et fromages fermiers Rue Maitre Corbeau, affineur passionné Et que Maitre Monet, libraire attentionné Vous invitent à venir célébrer!

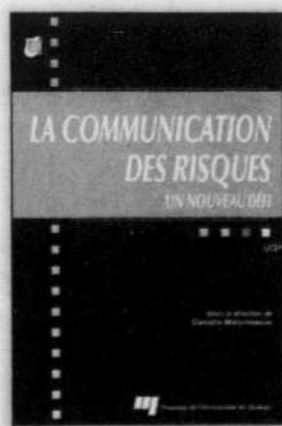
Le samedi 28 mai à 14h30 conférence et dégustation avec André Piché (maitre affineur)

Librairie Monet 2752, de Salaberry - Galeries Normandie Montréal, Qc - H3M 1L3 (514) 337-4083 - www.LibrairieMonet.com

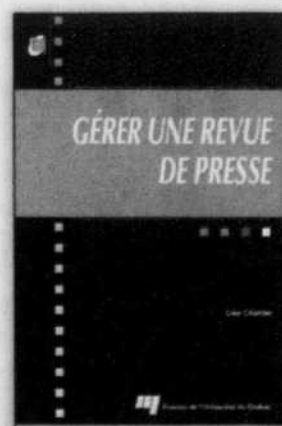
Collection Communication - Relations publiques



69\$ Luc Desnoyers CD-ROM inclus



29\$ Danielle Maisonneuve



32\$ Lise Chartier

Presses de l'Université du Québec

Commandez en ligne et économisez 10%

www.PUQ.ca

418.831.7474 • 1 800 859.7474

Société de développement des entreprises culturelles Québec

BLOC-NOTES

HISTOIRE

Le Québec des Anglo

ISABELLE PORTER

On pense connaître l'histoire de la ville de Québec et on se trompe. Dans son livre sur les anglophones de la Vieille Capitale, Louisa Blair nous fait découvrir un passé de mélanges linguistiques et religieux truffé d'anecdotes savoureuses. On se croirait presque ailleurs.

Comme le fait remarquer le président de la Commission de la capitale nationale, qui co-édite l'ouvrage, «à la veille du 400^e anniversaire du plus vieil établissement européen permanent d'Amérique du Nord, bien peu a été écrit sur l'exceptionnelle contribution à Québec des milliers d'Anglais, d'Écossais et d'Irlandais qui, année

après année, ont marqué le paysage de la capitale.»

Au terme d'une recherche qu'on devine longue mais passionnante, l'auteure s'attarde d'abord à démontrer que les Anglo n'étaient pas juste Anglo mais souvent Écossais ou Irlandais, comme James Murray (1721-1794), premier gouverneur de la Province of Quebec. Peu de gens savent, par exemple, que l'Abraham Martin des Plaines était un Écossais, que l'ancêtre de l'hôpital Robert-Giffard avait été fondé par James Douglas, un autre Écossais, qui avait une vision aussi progressiste qu'intéressante du traitement des maladies mentales.

En somme, bien des amoureux de Québec seront surpris de découvrir les nombreux échanges culturels et religieux qui peuplent notre passé.

Une histoire populaire

En attendant le second tome consacré à la période 1850-2005, qui devrait être publié à l'automne prochain, ce premier livre décrit l'époque de la Nouvelle-France, celle de la Conquête et les différents épisodes qui ont marqué la communauté jusqu'à l'arrivée massive d'Irlandais lors de la grande famine.

À la manière d'un Jacques Lacoursière, l'auteure s'appuie sur les grandes dates et les batailles pour nous faire découvrir la petite histoire des Irlandais qui ont rejoint les rangs de l'armée française, des Écossais qui se sont battus dans les deux camps (!), des Anglais francophiles qui ont animé la vie coloniale ou encore des esclaves noirs qui ont vécu ici.

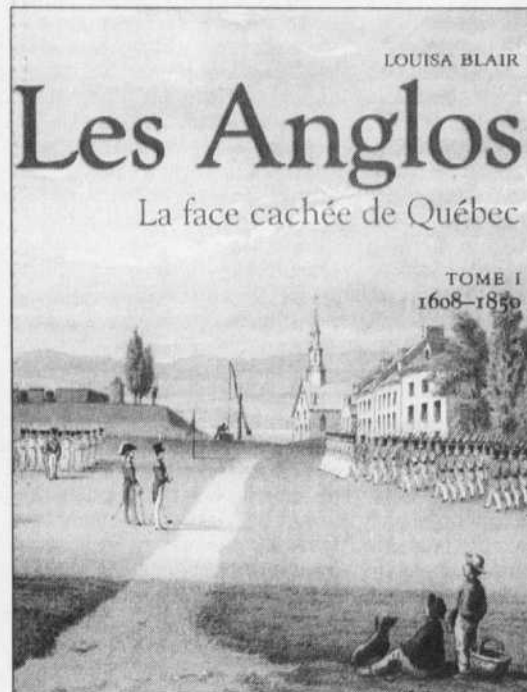
C'est tout un monde qui prend vie avec des images choisies pour leur pouvoir d'évocation ainsi que des textes faciles et agréables à lire.

Louisa Blair a enfin eu la bonne idée de multiplier les liens entre ces personnages et le patrimoine architectural et culturel de la ville, des trésors conservés par la Literary and Historical Society, aux cloches de la cathédrale anglicane de la Sainte-Trinité.

De brefs portraits nous permettent en outre de suivre l'odyssée d'Esther Wheelwright, une Anglaise enlevée par des Abénaquis et devenue par la suite ursuline. Puis on rigole en apprenant que, durant la crise du verglas de 1760, les Highlanders, incapables de des-



Vue du collège et de l'église des Jésuites à Québec. Richard Short, 1761.



SOURCE COMMISSION DE LA CAPITALE NATIONALE DU QUÉBEC

endre la côte de la Montagne sans trébucher, l'ont finalement parcouru sur le derrière... en kilts. Autre charmante anecdote: au début du XIX^e siècle, le mot «muffin» était utilisé, nous dit-on, pour décrire les jeunes femmes célibataires qui accompagnaient les officiers de la garnison aux pique-nique d'hiver à la chute Montmorency. On reprochera peut-être à Mme Blair de ne pas nous expliquer pourquoi... C'est là la force et la faiblesse de ce livre séduisant qui nous fait mesurer toute notre ignorance et soupçonner tout ce qui nous reste à apprendre sur cette fameuse face cachée de Québec.

LES ANGLOS

LA FACE CACHÉE

DE QUÉBEC

(TOME 1: 1608-1850)

Louisa Blair

Traduit de l'anglais par Paule Champoux
Editions Sylvain Harvey / Commission
de la capitale nationale
Québec, 2005, 130 pages

BÉDÉ

Une nuit interminable

FABIEN DEGLISE

À Nid-de-Roche, petit village québécois d'une autre époque sans doute planté dans le Bas-du-Fluve, le bonheur et la paix n'ont pas encore atteint les portes des foyers. Après les meurtres sordides encaissés par la population locale, le mystère s'épaissit doucement avec, en trame de fond, la présence d'un étranger, une colonie d'orphelins inquiétants et l'entrée en scène d'un nouveau shérif fraîchement débarqué de la capitale nationale pour faire la lumière sur le sombre quotidien de ce coin de pays pris dans la noirceur ambiante.

Le «ménage de printemps» — c'est le titre de ce deuxième tome — va pourtant commencer, sous le coup de crayon de VoRo (Vincent Rioux pour les intimes) qui signe ici, avec son collègue Djian, la suite de sa série historico-pathétique *Tard dans la nuit* (Vents d'ouest). Et le ménage devrait préparer l'environnement avant la conclusion attendue de ce récit conçu dans la charmante ville du Bic, près de Rimouski, et publié à Issy-les-Moulineaux dans la région parisienne.

Sous la couverture, Émile, Rose, Firmin, Mme Richer et les autres se retrouvent de nouveau plongés dans des décors pleins de tristesse croulant sous le poids des secrets. Des secrets en forme d'histoires d'amour inachevées, d'enfants illégitimes, de maladies mentales mais surtout d'importation massive d'orphelins de Québec à des fins d'exploitation qui expliquerait bien des choses, comme dirait l'autre.

Les ficelles historiques sont prévisibles, contrairement au découpage (parfois), à l'éclairage et à la construction de ce récit,

prétexte de temps à autre à la remise en question du conformisme et à la critique, sans doute par accident, de l'esprit de clocher des années 30, qui semble avoir beaucoup résisté à l'évolution des dernières décennies. Ce voyage au bout de la nuit reste aussi intrigant que le précédent (*Révolte*, publié l'an dernier), même si les habitants parlent encore et toujours dans ce deuxième chapitre un français de bourgeois européens et que la chute laisse présager un étirement du temps jusqu'à la sortie du dernier opus.

Le Devoir

TARD DANS LA NUIT

2- MÉNAGE DE PRINTEMPS

VoRo & Djian
Vents d'ouest
Paris, 2005, 48 pages



Pour aimer Nino plus qu'il ne s'aimait lui-même

ON DIRAIT NINO

Artistes divers
ULM (Universal)

Il était bien temps qu'on se souvienne de Nino Ferrer et de ses chansons, sept ans après que le grand gaillard a choisi, par «désabusion» comme il disait, de mettre fin à ses jours, usé par une difficile carrière où on lui demandait constamment de refaire du *Mirza* et du *Téléfon* alors que lui aurait tant voulu être reconnu pour ses chansons tendres et douces manière *Le Sud*, son chef-d'œuvre. C'est d'ailleurs une allusion à cette chanson qui donne à cet admirable album-hommage son titre, *On dirait Nino*, comme dans «*On dirait le Sud...*».

Le choix des titres est ici absolument remarquable, témoignant d'une connaissance approfondie du répertoire de Ferrer, ce qui en dit long sur la place que tenaient Ferrer et ses chansons dans le cœur des artistes rassemblés (Cali, Miossec, Autour de Lucie, -M-, Bashung, rien que des gens bien). Autant de gens qui aiment plus Nino que celui-ci ne s'aimait lui-même. Cela s'entend, tellement les versions, l'une après l'autre, ravissent en même temps qu'elles étonnent, non seulement de qualité supérieure, mais presque toutes en parfait équilibre entre l'hommage et l'appropriation. Ce n'est pas de la déconstruction de mythe (ouste les reprises méconnaissables!), mais bien des chansons que l'on aime d'un amour à long terme et que l'on a traitées conséquemment avec le plus grand soin.

On a J. P. Nataf, l'ancien chanteur des Innocents, qui a le tact de rendre *Oh! hé! hein! bon!* un poil moins roublard que l'originale de Nino, on a -M- qui fait merveille avec *Je vends des robes*, l'une des fameuses énumérations ludiques du sieur Agostino Ferrari, mais tout en légèreté et en finesse, on a Arno complètement Arno qui se paie une moultre extrême de *Mirza*, on a un Daniel Darc et un Fabien Martin qui ont fouillé le répertoire et déterré des pépites (*Rondeau, Riz complet*) et surtout, surtout, on a Bashung, souverain et somptueux, qui dénude *Le Sud* acoustique de Ferrer pour le rhabiller de guitares électriques nimbées d'écho, transformant la chanson en une sorte de western spaghetti pour écran cinématographique. Puisse-t-il l'interpréter lors de ses deux «cartes blanches» aux prochaines FrancoFolies. D'ici là, ce disque ne quitte plus le lecteur de l'auto.

Sylvain Cormier



CHANSONS D'ÉPOUVANTE

Aut'Chose
Artic (Sélect)

Ah! Francœur, *my man!!!* Vous me direz que ça fait exprès: trente et un ans après les sorties des premiers albums de Beau Dommage et d'Aut'Chose, c'est à une journée d'écart que paraissent l'album-hommage à Beau Dommage... et la compilation *Chansons d'épouvante* d'Aut'Chose. Décidément, il est dit qu'il n'y aura jamais Beau Dommage sans la contrepartie Beau bum-mage, telle que crachée au visage des bien-pensants par ce formidable garrocheur de mots qu'était et demeure Lucien Francœur.

Notez qu'il s'agit d'un disque de réenregistrements. D'ordinaire, j'oppose veto à de telles remises à jour. Mais là, avouons que Francœur et le guitariste d'origine Jacques Racine ont fait fort en s'entourant d'un band en acier trempé, la crème de la crème de la scène rock hardore des années 90 au Québec! Il y a là-dessus le même impressionnant personnel qu'au spectacle anniversaire livré il y a quelques semaines au Café Campus: deux gars de Voivod, le batteur Michel Langevin et le batteur Denis D'Amour, un gars de Groovy Aardvark, l'excellent chanteur et bassiste Vincent Peake, ainsi que le claviériste de Grimskunk, l'ultra efficace Joe Evil. Dois-je ajouter que ça frappe méchamment et que ça tombe dru dans l'oreille?

Franchement, ça fait peur, d'où le titre. Ce disque est un rouleau compresseur et Francœur, galvanisé, est aux commandes. «*Embarque avec moi / Dans mon char de mongols*», exhorte-t-il dans *Prends une chance avec moi*. Impossible de ne pas embarquer. *Nancy Beaudoin, Hollywood en plywood, Le Freak de Montréal, Ch'Yaimé pis ch'Yen veux*, toutes trentent dedans comme une section d'assaut dans du beurre. «*Tes mon parc Belmont sexuel / J'vas t'faire l'amour en stéréo...*» Le parc Belmont n'existe plus, mais on comprend. Les références ont de l'âge, pas l'intention. C'est ce que constatent les fans conjugués de Voivod,

de Groovy et de Grimskunk, attirés là par leurs préférés: il n'y a encore et toujours rien de plus hardcore que la poésie rock de Francœur et, comme moi en 1974, ils se sentiraient pousser des ailes à leurs bretelles.

S. C.

ÉLECTRONIQUE

A MONKEY IN A YELLOW HAT

9th Cloud
(Montera Music)

Dans un environnement sonore où les expériences électroniques se suivent tout en se ressemblant, 9th Cloud vient apporter une petite bouffée d'air frais avec cette première création. Dans le chapeau: un singe, bien sûr, mais aussi un assemblage contemplatif aux tonalités hip-hop qui se promène dans des contrées défrichées dans les dernières années par des DJ Cam ou autres Zorg — souvenirs-nous de son incontournable *La Vie privée de Zorg* —, sans surprise, certes, mais sans endormir pour autant. C'est qu'avec ces deux alchimistes des échantillonneurs, Fabien Fabre, l'homme derrière ce nom d'artiste lyrique, partage les mêmes origines françaises, mais aussi cette passion pour les musiques imagées, les rythmes qui caressent, les arrangements qui bercent, puisant ici dans le nu-jazz ou le drum'n bass et là dans le downtempo. Très de son époque, sans la devancer toutefois, le résultat, réuni sur ce label corse, se distille en 15 portions qui parfois intriguent (*Les Mondes visibles*), parfois hypnotisent, avec la voix normalisée de *My Life's an Interlude*, parfois donnent envie de bouger mais ne laissent jamais indifférents.

Fabien Deglise

CONGOTRONICS

Konono no1
(Crammed Discs-FusionIII)

Qui aurait pu croire que la techno existait déjà, au beau milieu des années 70, dans une banlieue enfouie comme Kinshasa? Grâce au travail de défrichage du Belge Vincent Kenis, on peut aujourd'hui finalement avoir accès à la musique traditionnelle électrifiée du collectif congolais Konono no1. Sur ce premier volume, Congotronics, le label Crammed Discs met à l'épreuve ce mélange de percussions tribales, de rythmes hypnotiques et de distorsions urbaines. Fondé par le virtuose Mingiedi, Konono no1 prend des allures d'orchestre de rue suscep-

tible de rendre avec fougue une transe rythmique infernale. À l'aide du likembe (un instrument traditionnel composé de lamelles métalliques fixées à une caisse de résonance), ces longues pièces incantatoires fascinent sans toutefois céder à une quelconque forme d'exotisme primaire. À l'occasion, on croit assister à la naissance du rock expérimental ou encore à l'électronique la plus dévastatrice. Entre les chants et les bruits amplifiés, Konono no1 redéfinit surtout les musiques africaines dans une perspective audacieuse. On comprend d'ailleurs pourquoi un groupe comme Tortoise a longuement vanté les mérites de cette formation africaine. De plus, le son abrasif creuse sans cesse une approche instinctive et iconoclaste. Sans contredire la révélation musicale du printemps.

David Cantin

CLASSIQUE

BRUCKNER

Symphonie n° 5. Orchestre philharmonique de Vienne, dir.: Nikolaus Harnoncourt. RCA 2
SACD 82876 60749 2.

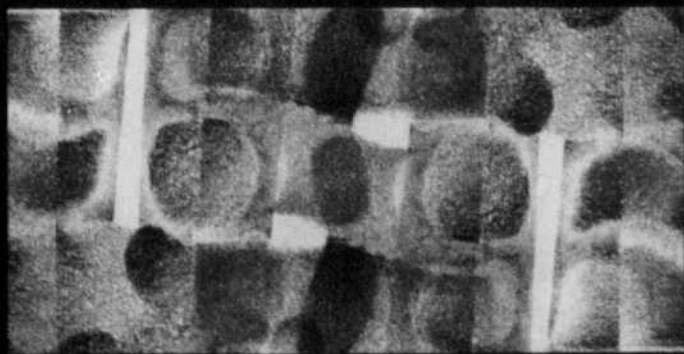
Symphonie n° 5. Orchestre philharmonique de Munich, dir.: Christian Thielemann. DG 477 5377.

Un monument du répertoire symphonique par deux chefs en vue: le visionnaire Harnoncourt et Christian Thielemann, nouveau chouchou de Bayreuth, qui a hérité de l'orchestre du fameux Sergiu Celibidache. Ces gravures ont été réalisées toutes deux en concert. La comparaison s'arrête là. Thielemann a déjà à plusieurs reprises (*3^e Symphonie* de Schumann ou *Ein Heldenleben* de Strauss) montré ses limites dans la maîtrise des structures symphoniques. Il tombe ici dans un autre travers: docte et raide, il nie les rugosités et l'élan de Bruckner. Cette rigidité devient fort ennuyeuse dans l'adagio. Harnoncourt, au contraire, est aussi souple et frémissant que Thielemann se montre strict et carré. L'interprétation vivante du chef autrichien est nourrie par une importante réflexion sur la densité sonore et le phrasé. Il y a là des miracles dans les équilibres polyphoniques et la culture sonore, avec des nuances fortissimement jamais bruyantes. À cela s'ajoute une mise en lumière de l'architecture de l'œuvre et des tempos très judicieux (adagio). Le SACD multicanal sert à merveille cette référence qui prend, aux côtés de Jochum-Amsterdam (Tahra) et Abbado-Vienne (DG), la tête de la discographie.

Christophe Huss

Relations

société politique religion

NUMÉRO 700
MAY 2005Dossier
Notre parti pris

À l'occasion de la parution de notre 700^e numéro, venez célébrer avec nous!

Avec la contribution de Marc Chabot, Vivian Labrie, Françoise Nduwimana, Jean-Philippe Warren, Hélène Dorion, Michel Faubert, Hélène Monette, Wajdi Mouawad.

Jeudi 26 mai, de 19 h à 21 h 30

À la Maison Bellarmin
25, rue Jarry Ouest, Montréal (métro Jarry ou de Castelnau)

CONTRIBUTION VOLONTAIRE : 5 \$

CONFIRMER VOTRE PRÉSENCE À JEAN-CLAUDE RAVET (514) 387-2541
ou jcravel@relations@cfjc.qc.ca

www.revuereceptions.qc.ca